

LA MARÉCHALE, DE MIRBEAU-BAUQUENNE

En tant que personnage, Octave Mirbeau a inspiré plusieurs écrivains amateurs et auteurs d'œuvres à clefs, depuis *Le Druide*, de Gyp, qui constitua, en 1885, le deuxième acte de la mystérieuse "affaire Gyp", jusqu'à la pièce de Sacha Guitry, *Un Sujet de roman* (1923), que l'on joue en ce moment au Palais-Royal, en passant par *Le Salon de Mme Truphot*, de Fernand Kolney (1905). En tant qu'auteur, il s'est également souvenu, pour imaginer des personnages et des épisodes de ses œuvres, de personnes ayant réellement existé, telles que l'abbé Verger et le père Calixte, modèles de l'abbé Jules et du père Pamphile, ou Ernest Lalou et Eugène Letellier, modèles d'Isidore Lechat, sans qu'on puisse pour autant parler vraiment de clefs, tant l'amalgame est alors la règle. Il n'en est pas de même du chapitre X, hors-d'œuvre du *Journal d'une femme de chambre*, où apparaissent des caricatures d'Oscar Wilde-Kimberly, de William Morris-Pinggleton et de Rossetti-Farfadetti, déjà croqués dans "Intimités préraphaélites"² ; et surtout de plusieurs romans rédigés comme "nègre" au début de sa carrière et parus sous la signature d'Alain Bauquenne, alias André Bertéra : *L'Écuyère* (1882), où l'héroïne rappelle l'écuyère Élixa et où apparaissent un peintre, qui n'est autre que Hans Makart, et un philosophe mondain, où chacun a reconnu Elme Caro ; ou encore *La Belle Madame Le Vassart* (1884), remake de *La Curée*, où, entre autres clefs, l'on trouve Agénor Bardoux (Agénor Doucerin), le prince de Galles (prince de Chypre) et Juliette Adam (Mme Hervé, de la Moselle, "la grande Lorraine").

C'est cependant à propos d'un troisième roman, signé également Alain Bauquenne, *La Maréchale*, paru chez le même éditeur, Paul Ollendorff, au début du printemps 1883³, que l'on est véritablement en droit de parler de roman à clefs. Parce que ce ne sont pas seulement des personnages épisodiques qui sont inspirés de modèles identifiables, mais deux personnages principaux. Et, surtout, parce que la trame romanesque s'enracine dans un fait divers récent, dont la presse a beaucoup parlé et sur lequel Mirbeau a lui-même enquêté, pour le compte du *Gaulois*, où il a la charge de la rubrique quotidienne intitulée "La Journée parisienne" et signée du pseudonyme collectif de Tout-Paris.

Le personnage éponyme du roman, la maréchale, duchesse de Varèse, prénommée Clémentine, est la fille d'un banquier, Clément Hussenot, originaire de Metz, et la veuve du maréchal Jarry, duc de Varèse, épousé à contre-cœur en 1826, qui l'a jadis battue "comme plâtre au retour des bamboches quotidiennes" et a dilapidé une bonne partie de son patrimoine. Après la mort du vieux noceur, elle a reconstitué peu à peu la fortune paternelle, et, à force de spéculations heureuses, de gestion impitoyable, et de privations, elle se trouve à la tête d'un véritable empire immobilier évalué à 30 millions (soit environ soixante milliards de nos centimes). Fortune dont elle n'a pas l'usage (paralysée des jambes depuis une douzaine d'années, elle ne sort jamais), mais qui lui donne le moyen de se venger froidement, sur son fils méprisé, le jeune duc de Varèse, en qui elle retrouve tous les défauts du père si durablement et si viscéralement détesté.

Cette shakespearienne maréchale n'est autre que la princesse Albine de la Moskova, née en 1803 et décédée début février 1881. Fille du célèbre banquier Jacques Laffitte, ministre des Finances de Louis-Philippe, elle a épousé en 1828 Napoléon-Joseph Ney, prince de la Moskova (1803-1857), général et sénateur du second Empire, et fils aîné du maréchal Ney, lui-même né en Lorraine, à Sarrelouis (dans le personnage du maréchal Jarry, Mirbeau-Bauquenne amalgame les deux Ney, le père et le fils). Séparée depuis longtemps d'un mari exécré, au moment de son décès, elle s'est fait accompagner par son cousin Charles Laffitte, de peur de ne pas reconnaître le corps, si l'on en croit Mirbeau-Tout-Paris⁴. Immensément riche, elle possédait le luxueux hôtel hérité de son

1 Sur cet épisode de la vie de Mirbeau, voir Pierre Michel, "L'Affaire Gyp", dans *Littératures*, Toulouse, n° 26, printemps 1992, pp. 209-220. Mirbeau était également égratigné dans *Les Mémoires de Sarah Barnum* de Marie Colombier-Paul Bonnetain, en 1883 (p. 301). Signalons encore, pour être complet, que, sous son nom propre, il apparaîtra dans un chapitre de *Lumière*, d'Eva Figes (1985), consacré à une journée de la vie de Claude Monet ; mais il ne s'agit pas d'un roman à clefs.

2 Octave Mirbeau, "Intimités préraphaélites", *Le Journal*, 9 juin 1895.

3 Il est annoncé le 14 avril 1883 dans *La Librairie de la France*.

4 Tout-Paris, "La Mort d'une princesse", *Le Gaulois*, 11 février 1881.

père, situé au 27 de la rue Laffitte et estimé à cinq millions et demi de francs de l'époque, ainsi que sept magnifiques immeubles de la rue Lafayette voisine. Mais plutôt que d'occuper l'hôtel Laffitte, elle le louait "à beaux deniers comptants", ainsi que les sept immeubles, et elle vivait recluse, avec une femme de charge du nom de Mme François, dans un petit entresol de cinq pièces, accessible par l'escalier de service, et ne dépensait annuellement que 4.000 francs, alors qu'elle gérait sa fortune en femme d'affaires impitoyable et gagnait bien un million par an rien qu'avec ses loyers. Dans le roman, la maréchale, Gobseck en jupons, est embusquée, comme une araignée au centre de sa toile, dans une "souponne" de l'hôtel de Varèse, rue de Grenelle, où habite son fils haï ; c'est de là qu'elle contrôle la perception des loyers et qu'elle dirige ses opérations financières, avec la complicité de son factotum Casimir, fils de sa femme de charge, Honorine.

En 1852, la princesse de la Moskova avait marié sa fille sans dot au comte, puis duc, de Persigny, ministre de l'Intérieur de Napoléon III, mais, après la mort de ce dernier, en 1872, reportant sur sa fille la haine vouée à son époux, elle lui avait obstinément refusé toute aide, malgré ses difficultés financières, et s'était vivement opposée à la mésalliance que représentait, à ses yeux, son remariage avec un sieur Le Moyne, n'hésitant pas à lui envoyer du papier timbré. Par la suite, c'est au tour de sa petite-fille, Mme Friedmann, troisième enfant des Persigny, de subir la colère grand-maternelle : incapable de rembourser des traites souscrites à un moment de grand besoin, elle a été incarcérée à Saint-Lazare, l'inflexible aïeule ayant refusé de rembourser la moindre dette, histoire de lui donner "une bonne leçon". C'est la mort providentielle de la princesse, victime de sa première maladie — une fluxion de poitrine — qui a permis à sa petite-fille de sortir de prison, et à sa fille d'hériter de la fortune des Laffitte⁵.

Dans *La Maréchale*, c'est le fils, général Jarry, duc de Varèse, qui dilapide sa fortune entre les mains de ses maîtresses, hypothèque son hôtel et accumule les dettes : "Banqueroutier, coureur de petites filles, soldat sans honneur, mari sans foi et père sans conscience", le "beau duc" n'inspire guère la pitié. Mais il a une épouse et une fille innocentes. Or, loin de leur venir en aide, sa mère participe à leur ruine en suscitant contre son fils une tentative de chantage qui le pousse à la fuite et au déshonneur, et en l'acculant au suicide, dont il est sauvé *in extremis* par sa propre fille, la jeune et charmante Chantal. Celle-ci, à l'insu de tous, et dans l'espoir d'épargner à son père bien-aimé la ruine totale et la prison, est prête à se sacrifier en vendant très cher sa virginité à un vieux libidineux gros et gras, Varon-Bey, dix-sept fois millionnaire, qui bave sénilement devant elle et serait prêt à l'épouser sans dot. Mais le sacrifice de "la vierge à vendre" n'aura pas lieu : une providentielle rupture d'anévrisme du Bey la sauve au moment fatal, cependant qu'une théâtrale apoplexie de l'aïeule sans cœur permet à son fils maudit de payer ses dettes et de sauvegarder *in extremis* son honneur. *Happy end*, donc, dans le roman comme dans la vie.

Reste à savoir qui a servi de modèle à ce Varon-Bey. Eh bien, ce n'est autre que le célèbre Khalil-Bey, ancien ambassadeur de Turquie à Saint-Petersbourg, devenu sous l'Empire "plus Parisien que nature"⁶, selon Tout-Paris. Immensément riche et très laid, lui aussi, il avait acheté l'ancien hôtel Lauraguais, au coin de la rue Taitbout et du boulevard des Italiens. Cet hôtel avait jadis appartenu à l'excentrique Lord Seymour, *alias* Milord l'Arsouille, avant de passer, en 1880, entre les mains d'un autre viveur, le banquier Bisshofsheim. Khalil-Bey était très porté sur "ces dames" et dépensait énormément d'argent pour elles. Acheteur à toutes chairs, il aurait même expédié à une dame respectable une lettre, que Daudet prétendait avoir vue, pour lui demander "cyniquement le prix du pucelage de son culo"⁷. Collectionneur d'*erotica*, il possédait aussi, comme Varon-Bey, un "musée secret" qu'il n'entrouvrait qu'à de rares visiteurs — notamment les frères Goncourt — et qu'il a fini, lui aussi, par vendre, mais beaucoup plus tôt que Varon-Bey, en janvier 1868. C'est lui qui a notamment commandé à Courbet *L'Origine du monde*, qui passera ensuite par la galerie Bernheim et aboutira, quatre-vingts ans plus tard, dans la collection de Jacques Lacan. Du même Courbet, il possédait également le scandaleux *Sommeil*, présentant deux lesbiennes nues et

⁵ Il est à noter que Mirbeau assistera aux obsèques et en fera un compte rendu, signé de son nom, dans *L'Illustration* du 19 février 1881. Il en ressort qu'il connaissait la duchesse de Persigny, rencontrée jadis lors des bals de l'hôtel Beauvau.

⁶ Tout-Paris, "Maison neuve", *Le Gaulois*, 16 avril 1880.

⁷ Goncourt, *Journal*, Robert Laffont, Bouquins, t. III, p. 659, à la date du 31 janvier 1892.

enlacées.

Dans *La Maréchale*, Mirbeau-Bauquenne a essayé de brouiller un peu les pistes en faisant de Varon-Bey un oriental d'adoption. Ingénieur suisse de naissance⁸, il a passé vingt-cinq ans en Égypte et s'y est acclimaté et enrichi en faisant suer le burnous et en menant une vie de quaker — tout en consommant de la chair fraîche bon marché —, avant de se retirer à Paris et de s'y livrer à diverses spéculations couronnées de succès, tout en menant, comme Khalil-Bey, une vie de crapule et de débauches aux côtés de son complice, le duc de Varèse. Propriétaire d'un hôtel moresque de l'avenue d'Iena, sur lequel courent maintes légendes, comme son modèle, il y donne de "*petites fêtes croustillantes*".

Avec *La Maréchale*, Mirbeau fait coup double : en même temps qu'il continue à faire ses gammes de romancier en tout incognito, il met à profit l'immense réservoir d'observations et d'anecdotes révélatrices — ce qu'il appellera son "*herbier humain*" dans *Un Gentilhomme*⁹ — accumulées pendant les deux ans et demi où il a exploré la capitale pour les besoins de sa rubrique du *Gaulois*. Mais s'il s'inspire de modèles aisément reconnaissables, c'est moins dans un esprit de polémique ou par désir de scandale que par souci de donner vie à son œuvre en l'enracinant dans la réalité observée.

Pierre MICHEL.

⁸ Comme le sera Phinck, dans *Les Affaires sont les affaires*.(1903).

⁹ Roman inachevé, publié après la mort de Mirbeau, et recueilli dans mon édition critique de son *Œuvre romanesque*, à paraître au printemps 2000 chez Buchet-Chastel.